

Alain Kervern, maître des mots de saison

Texte : Roger Faligot - Photographies : Franck Betermin

Court poème traditionnel au Japon, le haïku possède en Alain Kervern un maître contemporain. Auteur, traducteur et pédagogue, il a construit en un demi-siècle un lien solide de mots choisis entre la Bretagne et l'Empire du Soleil levant.



“Je n’aime pas les poètes. Un homme ne fait pas de poésie !” Femme d’officier, Odette, la maman du petit Alain Kervern n’y va pas par quatre chemins quand elle tance son chenapan de fils du côté de l’Aber Wrac’h, dans le Finistère dans les années 1950. Mais, par bonheur, quelques mois plus tard, elle change d’avis. Il est en classe de quatrième, elle tombe sur un autre poème de sa main et le trouve magnifique. “Quelques vers, un peu niais, sur le printemps, comme on en écrit pour plaire aux filles...”, dit-il aujourd’hui avec un sourire moqueur qui fait tressaillir sa barbe blanche.

Qui aurait pu croire qu’un jour, Alain Kervern serait considéré au Japon comme l’un des plus grands spécialistes mondiaux de leur poésie ? Revenons au début. Quelques jours avant sa naissance, le 14 janvier 1945. Nous sommes à Saïgon et ses parents sont prisonniers de l’armée japonaise. Son père, le lieutenant Alain Kervern, échappe à la décapitation par la Kempeitai, la Gestapo du Soleil levant. Sous l’uniforme de l’ar-

mée vichyste, ce saint-cyrien breton était un résistant du réseau Graille lié à la France libre. Et les premiers mots de japonais qu’a entendus dans le ventre maternel Kervern junior sont les ordres hurlés par les sbires de Hiro-Hito.

Treize ans passent. À Brest en 1958, pensionnaire au collège Charles de Foucauld, on l’emmène voir *La Porte de l’enfer*, un film d’art et essai. Dès les premières scènes du chef-d’œuvre de Teinosuke Kinugasa, les cris et les tirades rauques de samourais en rébellion bouleversent l’adolescent qui éclate en sanglots. Quittant la salle obscure, il découvre la lumière. C’est décidé : il apprendra le japonais pour pénétrer en son tréfonds l’âme, l’inconscient et l’art poétique de ce peuple policé et tourmenté.

LA PERMANENCE DU HAÏKU

Suit un périple physique et intellectuel hors pair : d’abord à l’Institut national des langues et civilisations orientales à Paris, l’INALCO, où il se lie d’amitié avec ses maîtres Bernard

Frank ou René Sieffert et des condisciples passionnés comme Philippe Pons, devenu depuis le correspondant du *Monde* à Tôkyô et qui ne rate jamais une occasion de louer son ami breton dans les colonnes du grand quotidien. Au sortir de l’université Paris VII, on retrouve Alain Kervern en 1970 à l’Institut français d’Ôsaka. Même poste de coopérant culturel dans la Corne de l’Afrique, cela forge une âme universelle au poète. Suit le retour en Bretagne en 1973, où l’on peut à la fois travailler dans la mairie de Brest, enseigner le soir le japonais à des adultes, et plonger le week-end dans la poésie. Avant tout, décortiquer le haïku, court poème de dix-sept syllabes (cinq/sept/cinq) inspiré de la poésie chinoise des Tang. Et dont le maître classique incontesté est Matsuo Bashô (1644-1694) auquel Alain Kervern consacre une biographie en 1995. Ce poète itinérant du XVII^e siècle a défini la tâche à laquelle doit s’atteler tout compositeur de haïku : “La lumière qui se dégage des choses, il faut la

PAGE PRÉCÉDENTE
Attaché aux racines profondes du haïku dans la culture japonaise, Alain Kervern reconnaît la dimension avant-gardiste de cette poésie propre à offrir des possibilités de mobilisation sur le thème du dérèglement climatique.

fixer dans les mots avant qu'elle ne s'éteigne."

Or, pour écrire un haïku, il faut obligatoirement se référer au temps, à la saison, avec des mots qui leur sont dédiés, les *kigo*. Ces saisons sont au nombre de cinq : les quatre semblables aux nôtres puis celle, longue d'un mois, du tournant de l'année, de notre Saint-Sylvestre au Nouvel An chinois en février.

En 1984, chez des amis, Alain Kervern découvre un étrange calendrier qui le pousse à jeter son dévolu sur le *Grand almanach poétique japonais* nécessaire pour concevoir des haïkus. L'ouvrage a cinq siècles et a été nourri par une centaine de poètes. Que faire, sinon le traduire ? La découverte de cet *Almanach (Saijiki)* lui a d'abord inspiré un essai sur la

On y retrouve le chamanisme du peuple des forêts, des druides aux moines shintô...

permanence du haïku intitulé *Malgré le givre* (1987) qui paraît aux éditions Folle Avoine. C'est le début d'un compagnonnage avec Yves Prié, éditeur et imprimeur à l'ancienne d'Ille-et-Vilaine, qui l'encourage à réaliser une adaptation en français de l'*Almanach*. Sept ans de travail. Le titre de chacun des cinq livres révèle la multiple splendeur de leur contenu : *Matin de neige, Le Réveil de la Loutre, La Tisserande et le Bouvier, À l'ouest blanchit la lune et Le Vent du nord*.

On aurait tort de croire qu'on a affaire à une poésie ancienne et d'un classicisme sans renouvellement. Pour preuve, notre maître breton traduit, avec Makoto Kemmoku, plusieurs auteurs de tradition classique mais aussi moderne du haïku, dont *Portrait d'un moineau à une patte* qui

présente l'œuvre du poète contemporain Ōzaki Hōsai. Au chapitre des traductions, il a aussi réalisé une petite *Anthologie du haïku japonais contemporain* (1990) puis une *Histoire du haïku contemporain* bilingue, à la fois en français et en breton, grâce à cet autre amoureux de la poésie nipponne, Malo Bouëssel du Bourg.

DE FAÇON COLLECTIVE

De retour en Bretagne en 1973, lui est apparue l'impérieuse nécessité d'établir une passerelle entre les mondes breton et japonais. Le rapport des Celtes à la nature n'est pas très différent de celle des Nippons. On y retrouve le chamanisme du peuple des forêts, des druides aux moines shintô...

Dans les années 1980, *Kervern-san* apprend donc le breton grâce à l'association *Ar Falz*. Adhérent à l'Union démocratique bretonne – tout comme son épouse Anne-Marie, élue municipale de Brest, il lui semble logique de propager le haïku dans l'esprit de l'éducation populaire. D'autant que c'est une de ses caractéristiques que d'être composé de façon collective. "C'était comme cela du temps de Bashō qui voyageait à travers le Japon retrouvant des cercles de sympathisants, explique Alain Kervern. C'est encore vrai aujourd'hui. On compose un poème, on en discute, on le réécrit."

Pour la pratique, les gens de Plougastel-Daoulas ont l'habitude de voir le poète brestois avec un groupe d'amateurs partir en *baleaden* pour la "cueillette" des mots de saison – quand ce n'est pas la "pêche aux haïkus de la mer" dans la rade de Brest, afin de composer des poèmes qu'on retrouve transcrits sur les murs de la capitale de la fraise – en français ou en breton – avec l'amicale complicité de la médiathèque de la commune. Ce genre d'expérience poétique reflète chez Alain Kervern le foisonnement des influences auxquelles il associe une démarche pédagogique. Il a notamment traduit en breton le manuel d'un instituteur japonais

pour initier les enfants à la pratique du haïku : *Koroll an haïku (La Ronde des haïkus)*.

Cependant, le monde n'est pas toujours vert ou rose. Depuis le xx^e siècle, on a vu des haïkistes témoigner de préoccupations sociales ou politiques. Le haïku se fait aussi résistance. Durant la dictature militaire, des poètes sont arrêtés. Ils ont le tort de décrire les malheurs qui les accablent, d'appartenir à des cercles réfractaires à la guerre et à la folie meurtrière menée par l'empereur ou le général Tōjō.

Des poètes disparaissent telle Fujiki Kiyoko, qui pleure son mari fauché au combat : "La nouvelle est arrivée/il est mort à la guerre/ce soir la lune ne veut pas briller" (1938) ; ou encore ce journaliste du groupe des poètes prolétariens, Kuribayashi Issekiro, emprisonné pour "opinions subversives" qui fonde, après 1945, la Nouvelle fédération des hommes de haïku et qui écrit, dans sa geôle, quatre ans plus tôt : "Une fleur tortillée/gentiment me surveille/moi le prisonnier".

De nos jours, les poètes protestent contre le drame nucléaire de Fukushima provoqué par le tsunami de 2011. Ainsi ces deux poèmes de Nagase Tohran : "Ne redémarrez/jamais les centrales !/chantent les cigales" et "Les crocus fleurissent/sur une terre où aucun/homme ne peut vivre".

LANCEURS D'ALERTE

De cela, Alain Kervern est conscient. En 2016, il publie, chez Yves Prié, *La Cloche de Gion* qui fait référence au monastère de Kyoto dans lequel la cloche "résonne de l'impermanence de toute chose". Il s'agit d'une synthèse d'un demi-siècle d'études du haïku et de l'*Almanach (Saijiki)*. Cette définition amorce une grande mutation : "Composer des haïkus, c'est d'abord une discipline qui nous apprend à voir dans l'insignifiant ce qui semble au premier abord invisible. Observer et chanter les plus infimes changements opérés par le cours des saisons dans la nature, c'est

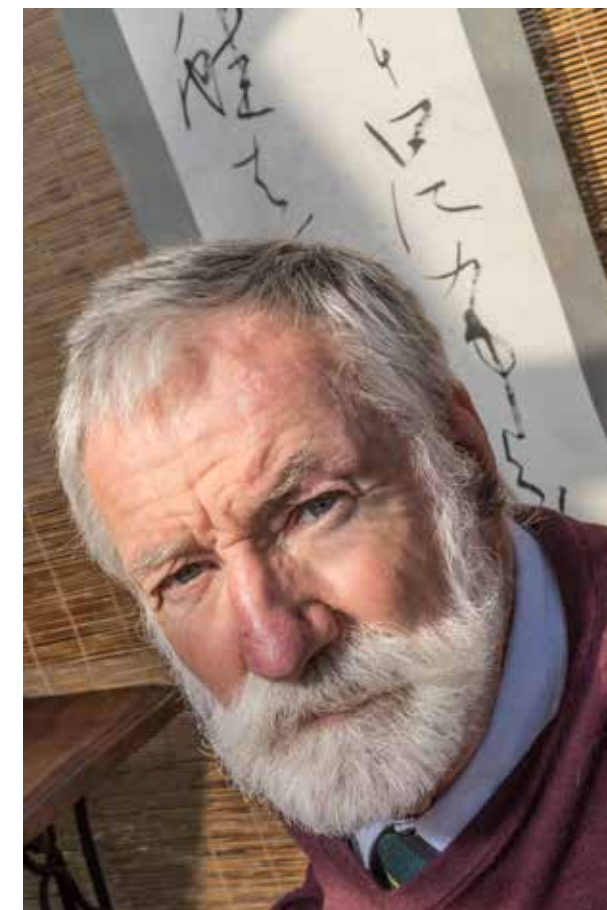
rendre visible l'universelle impermanence dont les variations saisonnières sont le révélateur tangible."

Nous y voilà. Tandis que le réchauffement climatique provoque ses cohortes de typhons et d'ouragans, que le drame de Fukushima renvoie à celui d'Hiroshima ou aux peurs provoquées par les menaces de la Corée du Nord. Dans un article pour *Le Monde*, Alain Kervern écrit : "Cette connaissance des cycles de la nature révèle aux poètes de haïku et au grand public la richesse et la fabuleuse diversité biologique de la planète. On apprend par exemple dans le *Saijiki* que le fonctionnement des chaînes alimentaires dans la nature permet la régulation du développement des espèces animales ; que les migrations d'oiseaux obéissent à des règles très précises ; que les plantes développent des capacités de réaction autonome face à un danger... C'est à la fois nourris du véritable savoir encyclopédique de l'*Almanach poétique* et dotés d'un sens de l'observation affiné par l'expérience que les poètes écrivent des haïkus."

Témoin, ce haïku visionnaire de Bashō : "Plénitude/il vrille le roc/le chant des cigales". Car les savants ont découvert que la "cigale-ours" (*kumazemi*), prolifère aujourd'hui dans les villes du fait des températures élevées, se propageant du sud au nord de l'archipel. Celle que Bashō voyait "vriller le roc" perfore désormais, pour pondre, le plastique dur et résistant des câbles électriques provoquant des coupures de courant au grand dam de la compagnie nationale d'électri-

cité NTT. Des exemples de ce type abondent.

De même, nombre d'insectes, d'oiseaux, de poissons qu'ont chantés les poètes de haïkus sont en voie de disparition, quand ils n'ont pas disparu. Que dire des lucioles que regrette Hosomi Ayako (1909-1997) et qui enchantaient les enfants ? "Au fond de la nuit/s'éteignent l'un après l'autre/des lumignons de lucioles"



ces poètes, inlassables scrutateurs des métamorphoses saisonnières, font face désormais à des bouleversements climatiques jusqu'ici inconnus."

C'est un scientifique, Kunieda Ryūeki, qui a mis la puce à l'oreille de notre haïkiste d'Armorique provoquant une nouvelle recherche qui le captive : du fait des rapports privilégiés qu'entretiennent les poètes avec la nature, ils sont devenus de vrais

lanceurs d'alerte face aux périls écologiques qui nous menacent. En Bretagne comme au Japon, les "mots de saison" constituent un repère remarquable par rapport à la détérioration de la situation climatique sur la planète entière. Avec son regard pétillant, prêt à absorber dans chaque image sa beauté fugace, Alain Kervern précise avec fierté : "Avec leur sensibilité particulière vis-à-vis des bouleversements climatiques, les poètes de haïku ont un rôle d'avant-garde à jouer... Car le haïku, de par son statut particulier, peut offrir des possibilités de mobilisation sur des thèmes qui sont à la fois sources d'inspiration poétique et motifs pour des actions de sauvegarde concrète." ■

Bibliographie

Haïkus de la mer, Alain Kervern, dessins de Marion Zylberman, éditions Géorama, 2016.
Histoire du haïku contemporain, bilingue, édition Skol Vreizh, 2015
Grand almanach poétique japonais, Livres I à V, éditions Folle Avoine, 1988 à 1994.

Alain Kervern intervient le 15 novembre dans le cadre du mois du Japon à Brest, organisé par les établissements Roi de Bretagne, ainsi que Roger Faligot, le 23 novembre, sur le thème "Le Japon et son enseignement face aux nouveaux défis : de Fukushima à la Corée du Nord"...
www.roidebretagne.com

Elles ne brillent plus que dans les films de Miyazaki.

"La dialectique culture/nature que vivent en particulier les poètes de haïkus prend un tour aigu face aux évolutions de ce qui est devenu un rapport de forces entre l'humanité et la nature, se lamente Alain Kervern. Le réchauffement climatique et les dérèglements qu'il entraîne ont un impact de plus en plus préoccupant sur la diversité biologique. Et

Les principales règles du haïku tiennent à sa brièveté, dix-sept syllabes découpées selon le même rythme (cinq/sept/cinq), et à sa référence obligatoire au temps et à la saison.